

Préambule à
QUÉBEC
2018

**Des Rêves
nécessaires**

Je rêve d'un Québec



Québec 

**Des Rêves
nécessaires**
Préambule à *Québec 2018*

Ce document a été adopté par le Conseil permanent de la jeunesse, le 1^{er} août 2004 lors de sa 121^e séance.

La reproduction de ce document est autorisée à la condition d'en indiquer l'auteur et la source.

Supervision

Patrick Lebel

Rédaction

Youri Chassin

Graphisme

Ose design

Avertissement

Sauf dans les cas où le genre est mentionné de façon explicite, le masculin est utilisé dans ce texte comme représentant les deux sexes, sans discrimination à l'égard des hommes et des femmes.

Cette publication a été produite par le

Conseil permanent de la jeunesse

12, rue Sainte-Anne, 2^e étage

Québec (Québec) G1R 3X2

© Gouvernement du Québec

Dépôt légal - 2004

Bibliothèque nationale du Québec

ISBN : 2-550-43035-2

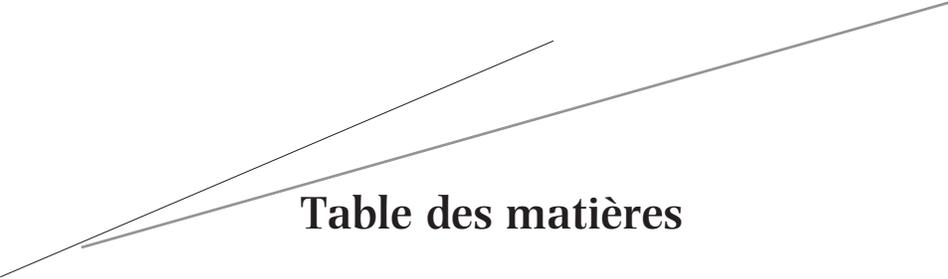


Table des matières

Introduction	5
Portrait de l'humanité	6
L'être humain sur sa petite boule	6
L'humain, son père et sa mère	7
Les humains invisiblement manipulés par eux-mêmes	8
Quelle latitude nous reste-t-il ?	9
Portrait du Québec	11
Les autruches et les cigales	11
La solution rêvée	13
Comment se porte la liberté au Québec ?	13
La solidarité québécoise, la solidarité mondiale	14
La culture, le savoir et la sagesse	15
Le bien-être et les conditions du bonheur	16
La prospérité et l'efficacité	17
Le travail commence maintenant	18
Membres du conseil	19

Introduction

La jeunesse a toujours été une force de changement. N'est-elle pas un regard neuf sur les habitudes acquises et les traditions? De tout temps, les jeunes ont remis en question l'ordre établi, avec les moyens de leurs époques, mais toujours avec des rêves d'avenir. Est-ce encore le cas aujourd'hui?

Mille analyses nous disent que non. On nous fait voir les jeunes comme dépolitisés, voire démotivés, comme des décrocheurs sinon des décrochés, bref des cyniques qui n'ont en commun que de se déresponsabiliser, des individualistes qui se désolidarisent en cœur. L'un s'étonne: « mais que sont nos jeunes devenus? ». L'autre s'indigne: « ils ne défendent aucune valeur, ils sont les archétypes du chacun-pour-soi, du je-m'en-foutisme ».

Au Conseil permanent de la jeunesse, nous nous sommes chacun posés bien des questions sur cette jeunesse qui est la nôtre mais qui nous échappe aussi. Une jeunesse qu'on nous demande parfois de représenter alors même qu'elle est si diverse et éclatée. Nous sommes des jeunes d'horizons divers qui faisons partie de cette génération mais qui partageons l'engagement comme valeur commune, ce qui nous a valu de se rencontrer au sein du Conseil. Nous ne prétendons certainement pas prendre la parole au nom de toute notre génération. Mais nous pouvons parler en notre propre nom et faire mentir cette perception réductrice de la jeunesse en clamant notre indignation.

En effet, le Québec se laisse porter par le courant, la vie politique ordinaire, les petites joies et les petites peines collectives. Le train-train quotidien! Bref, rien qui suscite l'enthousiasme, avec raison. En plus du jeu théâtral propre à la politique, lui-même lassant, on trouve peu de consolation dans les enjeux débattus. De ces quelques dernières années, qu'est-ce qui passera à l'histoire? En 2004, à l'heure où l'humanité maîtrise des moyens sans précédent, alors que des défis préoccupants nous confrontent, quels sont les grands débats politiques au Québec?

Dans cette grande vacuité que chacun ressent quelque part face à ce spectacle, à quoi bon s'impliquer? Ne semble-t-il pas que tous les idéaux ambitieux soient passés par la trappe? Pour ceux qui se demandent encore pourquoi les jeunes sont si cyniques, nous n'avons pas de réponse certaine. Parce que la vraie question est plutôt la suivante: à travers le cynisme ambiant, peut-on rêver de mieux?

Nous croyons que c'est possible. On peut... on doit se permettre de rêver. Une seule recette possible: l'audace. L'audace d'imaginer l'avenir dans lequel nous voulons vivre, puis l'audace de commencer dès maintenant à le construire. Les programmes électoraux n'ont plus cette audace. D'abord parce qu'ils sont tous concentrés sur le court terme. Ensuite parce qu'ils font état de multiples intentions n'ayant d'autre but que de satisfaire tout un chacun, sans sortir de cette pensée compartimentée pour proposer des solutions reposant sur une vision d'ensemble. Enfin, parce que tous se targuent de mettre de l'avant une bonne gestion de l'Etat, comme si c'était suffisant. Nous en avons assez que tous les gouvernements se ressemblent et que, élection après élection, on nous propose la *saine gestion* comme seul projet de société. Nous voulons plus. Nous voulons mieux.

Puisque nous sommes membres du Conseil permanent de la jeunesse, une institution qui porte la voix des jeunes du Québec depuis 15 ans, nous nous sommes naturellement penchés sur la recherche de solutions. Pendant deux ans, nous avons tenté de nous extraire de l'actualité pour prendre le recul nécessaire à une réflexion globale. Cette fois, nous nous sommes permis l'audace de penser non pas à ce qui ne fonctionne pas dans le Québec de 2004, mais à ce qui doit impérativement fonctionner dans le Québec de 2018. En si bon chemin sur la voie de l'audace, nous avons décidé qu'en plus de penser à long terme, nous tenterions de penser à tous les aspects de la vie humaine. Les débats sectoriels, la réflexion à court terme et l'action compartimentée en silos, étanches les uns par rapport aux autres, ne donnent pas la vision d'ensemble nécessaire pour s'interroger sur le nouveau contrat social que nous appelons de tous nos vœux.

La démarche entreprise ici n'est pas sans faiblesse non plus. Mais cela ne doit en aucun cas entraver une audace nécessaire. Sans science infuse, sans avoir toutes les réponses, nous avons encore notre indignation et notre ambition. Toute action politique digne de ce nom bâtit ses ambitions en se nourrissant de ses indignations. Voici les nôtres.

Portrait de l'humanité

L'humanité se transforme, évolue et progresse continuellement. Parfois, un événement particulier accélère le mouvement. Nous qui avons à bâtir le XXI^e siècle, nous héritons du XX^e siècle. Un siècle qui ne ressemblât à aucun autre. Une époque qui, par le plus grand des hasards, fait penser à un carrefour de l'Histoire tant ces événements particuliers sont nombreux et presque simultanés. Au moins trois grands bouleversements paraissent si considérables que l'humanité n'en prend conscience que très lentement. Il ne s'agit pas obligatoirement de menaces, même si cela en a l'aspect. Ce sont plutôt les défis qui se posent à nous et qui affecteront durablement l'expérience humaine sur cette terre pour les siècles à venir, comme d'autres événements l'ont fait par le passé.

L'être humain sur sa petite boule

Quelques jours avant de mourir, en 1543, Copernic publie un *Traité sur les révolutions des mondes célestes* où il affirme que la Terre tourne autour du Soleil à l'instar des autres planètes. Idée traumatisante que celle d'une Création dont la Terre ne serait plus le centre; idée à ce titre vite condamnée par le pape Paul V. Dieu aurait-il pu placer la maison de ses enfants autre part qu'au cœur de son œuvre, comme le joyau au centre de l'écrin ?

De nos jours, la place de la Terre dans l'univers est un fait avéré et accepté. Cependant, l'humanité agit comme si elle n'avait pas encore digéré un autre constat. À sa décharge, ce dernier est encore tout récent, mais le doute n'est plus permis. Comme tout être humain, la Terre est mortelle. Et deux fois plutôt qu'une.

Nous sommes ses bourreaux, car nous détenons les clefs de sa mortalité. Elle peut être rapide, abrupte et complète avec l'arme nucléaire. Ou elle peut prendre la forme d'une lente agonie suffocante avec la pollution empoisonnant insidieusement le délicat équilibre de la biosphère. Entre ces deux possibles, il nous vient spontanément une idée saugrenue pour trancher définitivement le débat : aucune de ces réponses.

Nous pouvons très bien être les sauveurs de la planète et c'est en cela que ce bouleversement recèle un défi. Un défi de taille parce qu'il exige que nous révisions toute conception de la sécurité encore fondée sur la dissuasion nucléaire malgré la fin de la Guerre froide. Il nous faut aussi transformer nos activités industrielles et notre mode de vie. Bref, des sacrifices en perspectives, mais que le génie humain peut certainement surmonter comme d'autres défis l'ont été dans notre histoire, si nous en avons vraiment la volonté.

A coup sûr, nous avons collectivement la responsabilité de cet environnement que notre espèce partage avec tant d'autres. Parce que l'être humain a connu des progrès tels qu'il influence l'équilibre de la biosphère, il est le seul sur qui repose la responsabilité de le maintenir. Nous devenons ainsi les gardiens des autres espèces sensibles et de l'avenir de notre propre espèce. Ce statut implique évidemment que nous en prenions compte dans toutes nos activités se répercutant, tant à court terme qu'à long terme, sur notre milieu de vie. Et elles sont nombreuses.

Les menaces qui pèsent sur notre planète sont graves et évitables, mais pour combien de temps encore. Dans l'incertitude, nous préférons ne pas attendre la conclusion de débats scientifiques sur la question, ni nous en remettre à la bonne fortune. Des technologies existent déjà qui ne demandent qu'à être utilisées. D'autres viendront certainement, mais elles ne peuvent être prises en compte avant que leur existence ne soit avérée. Tant mieux si elles en venaient à apparaître, mais dans le combat pour la Terre, l'enjeu est trop important pour tergiverser : il s'agit de la survie de l'humanité.

L'humain, son père et sa mère

Vraiment, le XX^e siècle fut prolifique. Mettre en danger l'équilibre de la nature, ce n'est pas rien. Or l'humanité ne s'est pas arrêtée là. Elle s'est permise de questionner ses propres origines sous un jour tout à fait inédit depuis 1859.

Cette année-là fut en effet celle de la parution d'une thèse troublante. Dans *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*, Darwin suggère que l'être humain ne descend plus d'Adam et Eve, mais peut-être plutôt des primates. On s'en doute, il donna lieu à une controverse déchaînée, une nouvelle crise au sein des églises, au mieux à un scepticisme ironique. Il faut comprendre ses contemporains. Non seulement un huluberlu leur désignait des cousins velus et sauvages, mais surtout, il leur montrait leur place dans le règne animal : une espèce parmi d'autres. Déjà que l'humanité n'était plus le centre fixe de l'univers, maintenant elle dégringolait de quelques échelons. Du sommet des règnes de la nature que nous nous appliquions à soumettre suivant la volonté biblique, nous nous retrouvâmes en plein cœur d'une jungle qui, au bout du compte, ne nous appartenait plus. Tant de siècles à faire fausse route pour se retrouver dépossédés de la sorte.

La thèse de l'évolutionnisme comporte des incertitudes encore débattues de nos jours. Surtout, Darwin n'avait pas prévu qu'avec le temps, ses idées seraient de moins en moins vraies. De fait, si Adam a perdu toute reconnaissance de paternité, notre Mère nature est en train de perdre à son tour la garde de son enfant. De plus en plus, l'humain descend de l'humain. Il n'est pas certain que ce soit une idée géniale, mais cela s'appelle néanmoins le génie génétique. Dans une aventure effrénée, l'humain a décodé entièrement son génome et détient dorénavant la possibilité d'y plonger, sans aucune gêne, ses mains gantées de latex. Pour en faire quoi ? Là est toute la question.

Nous ne pouvons condamner l'intention ni le progrès que marque la génétique. Mais nous ne devons pas pour autant passer sous silence les inquiétudes qu'elle soulève en regard des profondes conséquences qu'elle peut avoir. Déjà, des semences transgéniques pullulent là où l'on ne s'y attend pas, là où on ne le souhaite pas. Le principe de précaution en prend pour son rhume quoique, question maladie, les OGM seraient inoffensifs, semble-t-il. Alors pourquoi les cacher comme des ingrédients honteux? L'apprenti sorcier pourra-t-il faire marche arrière si toute l'expérience tournait mal? N'aurions-nous donc rien appris de Pandore? C'est n'est pas certain comme nous le prouve une autre expérience.

Les humains invisiblement manipulés par eux-mêmes

En proie aux plus vifs doutes, l'être humain se retrouve sur un caillou volant en orbite autour du Soleil, faisant partie d'une nature qu'il ne contrôle pas, avec pour seule famille un singe grimaçant. Certains feront contre mauvaise fortune bon cœur et se rabattront sur le sage Descartes en se disant: « Au moins, je pense. Donc je suis ». A quoi Freud répondra: « Que non: tu n'es pas ce que tu penses, mais ce que tu refoules! ». Voilà l'inconscient mis à jour. Après avoir perdu sa place dans l'Univers et ses illustres origines, l'être humain perd le contrôle de lui-même. Sa société, sa famille, sa religion, ses expériences agissent à sa place plus souvent qu'il ne le pense.

Or, si les individus sont en partie inconscients, il en va de même pour la société prise dans son ensemble. Alors que le pouvoir politique représente un lieu somme toute ouvert et public, connu des citoyens, où ils tracent collectivement de leurs valeurs les contours de leurs sociétés, les choix de l'humanité dépendent de plus en plus de considérations économiques. Pourtant, à notre avis, tout n'est pas marchandise.

Les progrès de la démocratie comme système politique ont été considérables durant le XX^e siècle, ce qui nous fait dire que de plus en plus d'êtres humains participent aux débats publics. Parallèlement, les progrès de l'économie de marché sont tout aussi vertigineux, sinon davantage. Ce système économique a connu un essor important sous l'impulsion combinée de Ronald Reagan et de Margaret Thatcher dans les années '80. Sa prédominance est d'autant plus imposante aujourd'hui que le régime concurrent s'est effondré en URSS et se transforme à grande vitesse en Chine.

La démocratie et l'économie de marché ont rendu possible nombre de bienfaits pour les êtres humains. Il apparaît clairement que les conditions du bonheur sont bien mieux servies dans un espace libre politiquement et prospère économiquement. Nous n'en sommes pas encore à la fin de l'Histoire, et il est encore possible que de nouveaux systèmes politiques et économiques fassent leur apparition. Notre constat sur l'économie de marché est donc semblable à notre évaluation de la démocratie: c'est certainement le système le mieux adapté qu'on ait pu trouver pour l'instant. Mais il n'est pas sans danger!

Ainsi, de plus en plus, des décisions cruciales à l'organisation de nos sociétés nous échappent parce qu'elles échappent à la sphère politique pour se retrouver dans l'espace économique d'où la citoyenneté est absente. Comme pour l'individu, l'inconscient se tolère très bien quand il se contente de jouer son rôle, sans plus. Jusqu'à ce qu'il nous fasse prendre une voie aux conséquences fâcheuses. La conscience se révolte quand, impuissante, elle comprend qu'elle s'est fait avoir, où lorsque la « main invisible » de forces économiques anonymes l'emporte sur la « tête visible » de nos femmes et nos hommes politiques imputables.

Quand l'éducation, la santé, l'entraide, l'environnement, la culture sortent de l'espace public pour être transigés en tant que biens économiques comme les autres, c'est que le système économique est en train d'avaloir le système politique en érodant rapidement ses attributions les plus fondamentales. Si l'inverse n'est pas souhaitable, soit que l'Etat s'empare de toute activité économique, ne serait-il pas tout de même essentiel que le vote régule l'argent et non l'inverse ? Et ne serait-il pas essentiel surtout que le vote contrôle encore le politique ?

Car la direction que prend l'humanité dépend de la latitude de décider collectivement de notre avenir, et cette latitude s'amenuise comme neige au soleil. Notamment parce que le système économique fait figure de contingence plutôt que d'espace de décision libre. Dans un contexte de compétitivité globale entre les Etats, lorsque les taux d'imposition doivent être semblables à ceux du voisin ou que les agences de cotation internationales font frémir les pouvoirs publics, quand on a peur de perdre ses médecins parce qu'ils peuvent gagner plus ailleurs, les décisions politiques ne peuvent que prendre en compte ces contraintes. Elles le font d'ailleurs, mais pas toujours de manière transparente, et surtout elles le font quelque fois en dépit des votes. Nos femmes et nos hommes politiques se voient forcés de devenir des gestionnaires plutôt que des élus.

Face à un système économique où les frontières existent de moins en moins, le système politique ressemble à une mosaïque d'un autre âge et les considérations économiques prennent vite l'allure de vérités immuables. Compter sur l'autorégulation du marché semble être un argument un peu court, surtout quand ce mécanisme est impuissant face aux menaces écologiques et qu'il ne propose aucune limite éthique pour encadrer la science. Clairement, nous reconnaissons les progrès accomplis par l'économie de marché où de nouvelles idées apparaissent chaque jour qui améliorent continuellement notre qualité de vie. Nous qui sommes relativement à l'aise avec les changements, les mutations rapides de l'économie et de la technologie et même avec les transformations du marché du travail, nous ne condamnons pas l'économie de marché. Comme nous ne condamnons pas l'Etat qui doit jouer son rôle et permettre aux sociétés de protéger démocratiquement leur système de valeurs.

Quelle latitude nous reste-t-il ?

Ce bouleversement encore récent qui fait que des contingences économiques tiennent le haut du pavé sur les orientations démocratiques des sociétés humaines explique peut-être en partie la désaffection qui frappe la politique dans les pays occidentaux, notamment chez les jeunes. Car dans ces circonstances, quel poids devons-nous reconnaître à nos votes ? Les boîtes de scrutin de plus en plus légères répondent mieux que nous parce qu'elles contiennent de moins en moins de bulletins. Devant une organisation sociale incapable de changer la réalité et un mécanisme d'autorégulation de plus en plus hypothétique, comment s'étonner que les citoyens se sentent eux aussi impuissants ?

Peut-être que ceux qui « votent bien en ne votant rien » auraient compris ce que nous, qui nous impliquons dans le débat public, refusons de voir. Que ça ne servirait à rien. Cependant, c'est une explication que nous réfutons, non pas pour les condamner, ni tant par conviction que par stratégie. Le défaitisme n'a pas de prise sur nous parce qu'il ne peut être que stérile. Sa nature pessimiste empêche toute action et nous ne trouvons pas souhaitable de laisser le monde aller à la dérive sans réagir. Nous avons nos idéaux tout en étant pragmatiques, et il est bien possible que ce soit par pragmatisme que nous soyons idéalistes. Tant qu'il y a des propositions sur la table, le monde peut s'améliorer, la situation peut changer. Si notre statut de citoyens semble amputé de son pouvoir, nous pouvons considérer l'influence nouvelle rattachée à notre statut de consommateurs. Si l'Etat perd de son pouvoir parce qu'il doit rivaliser avec les autres Etats, nous pouvons penser remplacer cette compétition par une coopération. Si les contingences économiques sont fortes parce qu'elles sont mondiales, alors nous pouvons envisager de les réguler par un gouvernement tout aussi mondial. Ce ne sont que des suggestions, ni plus ni moins que des idées, et c'est ainsi que toutes les réalisations humaines ont débuté, à l'état d'idées, de rêves.

L'être humain se trouve donc face à une réalité préoccupante : un environnement menacé de mort par sa faute, une science qui accumule des connaissances considérables mais qui pourrait manquer de sagesse quant à leur usage, ainsi qu'un système économique qu'il a mis sur pied, puis qui se met à régir sa vie plus que lui-même ne régît ce système. Voilà qui ressemble à une situation difficile dans l'histoire de l'humanité; des défis qui, tous, demandent aux êtres humains de travailler ensemble. Travailler ensemble à sauver la planète, décider ensemble d'une éthique pour le développement scientifique, permettre ensemble à nos différents modèles sociaux de s'épanouir en conservant un système économique œuvrant au bien commun. Difficile ? Peut-être. Impossible ? Non.

La solution du *vivre ensemble* est déjà toute trouvée. L'Etat est l'incarnation du désir de vivre les uns avec les autres en harmonie, dans la liberté et la solidarité. Il prend souvent des formes différentes, reflétant les particularités de la société qui le sous-tend. Ces sociétés résultent idéalement du choix des hommes et des femmes qui en font partie, acceptant des règles qui doivent être également imposées à tous pour le bien de tous, traçant l'équilibre des libertés et des responsabilités de chacun et de l'ensemble. Il est possible que l'être humain, sociable de par sa nature, ne soit pas véritablement un loup pour son semblable. Néanmoins, il semble opportun de recourir à une organisation sociale incarnée dans des droits et des règles communément consentis pour que les individus vivent en harmonie. Qu'ils respectent ces balises par crainte ou par droiture morale ne fait dès lors plus de différence, le résultat sera le même. Par leur Etat, des hommes et des femmes seront appelés chaque jour à régler des problèmes collectifs pour le bien commun de leur société, parmi lesquels les défis qui nous préoccupent.

Ces défis, nous les gardons à l'esprit parce que nous voulons être partie prenante de l'humanité et contribuer à ce qu'elle en sorte grandie. Cette ambition que nous portons doit aussi être portée par un Etat, justement parce qu'il est question du *vivre ensemble*, et que c'est son rôle le plus fondamental. Cet Etat, c'est le Québec. Et lui aussi connaîtra des défis importants.



Portrait du Québec

Si vous le cherchez sur une carte du monde, le Québec est ce triangle d'Amérique pointant vers l'Europe. Sur son sol vivent quelque 7 millions et demi de Québécoises et de Québécois partageant une langue commune qui, étonnamment, n'est pas l'anglais. C'est en français que s'est construite notre société en Amérique du Nord, et qu'elle y a prospéré.

Car le Québec est aujourd'hui plus prospère que jamais. On ne le dit pas souvent, et c'est peut-être parce que c'est encore trop récent. Il n'y a pas si longtemps, le Québec partageait avec de nombreux pays colonisés plusieurs caractéristiques : sa société comportait (au moins) deux classes, l'espérance de vie y était basse, son Etat était faible et son Eglise menait la barque, les programmes sociaux et les infrastructures étaient minimales, ses ressources naturelles étaient exploitées par des compagnies étrangères qui engageaient de la main d'œuvre bon marché, les « Canadiens français » étaient sous scolarisés et leurs horizons bouchés, sa démocratie était trop souvent une mauvaise farce et, tout compte fait, Anglais et Canadiens français avaient des rapports pour le moins tendus. Or, tout s'est mis à changer très vite. Au moment où de nombreux pays obtenaient ou s'emparaient de leur indépendance, le Québec lui aussi révolutionnait, mais plus tranquillement.

Les pas de géant qu'ils nous a fallu faire collectivement pour en arriver là où nous en sommes aujourd'hui furent courageux et méritent assurément notre gratitude puisque nous en avons aussi bénéficié. C'est d'ailleurs avec un grand respect des bâtisseurs du Québec d'aujourd'hui que nous regardons maintenant le Québec de demain. En effet, il ne nous semble pas opportun de se reposer sur des lauriers déjà acquis alors que les prochaines années recèlent d'importants écueils. Ces derniers sont déjà connus, documentés, analysés. Il s'agit notamment du vieillissement de la population, des coûts des soins de santé, de la qualité de l'éducation, de la capacité de l'Etat d'assurer des services alors que l'assiette fiscale est appelée à diminuer et que la dette du Québec est déjà élevée. Ce sont des dossiers majeurs, mais trop fréquemment abordés à travers la lunette du court terme, de la nécessité de parer au plus pressant, bref, sur le mode de l'urgence d'hôpital.

Et d'abord, quelles valeurs sont-elles en jeu dans ces débats? Cette question, nous nous la sommes posée. Les solutions n'en sont pas plus aisées à trouver. Par contre, on arrive ainsi à discerner un peu mieux les symptômes des maux véritables, et les accommodements temporaires des solutions durables.

Les autruches et les cigales

Dans les faits, la situation est déjà critique. D'abord parce que les grands écueils évoqués plus haut vont confronter le Québec dans les prochaines années. Le temps qui nous est imparti pour s'y préparer file déjà à toute vitesse. Ensuite parce que plusieurs décisions prises par nos gouvernements actuels auront des impacts dans l'avenir qui ne sont pas pris en compte. Enfin, parce que ces questions touchent qu'on le veuille ou non, à l'équité entre les générations.

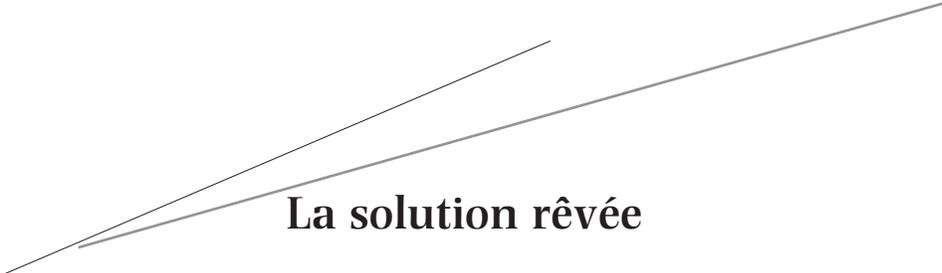
Oui, nous avons l'impression qu'une génération qui a le poids du nombre obtient encore beaucoup des gouvernements sans trop se pencher sur les conséquences pour les générations futures. Des baisses d'impôts, c'est rentable électoralement. Quand le Québec sera en déficit, que les caisses de retraite seront à sec et que notre dette atteindra 100% de notre PIB, est-ce qu'elles auront été une bonne chose? Quand nous aurons 40 ans et qu'on haussera les impôts en catastrophe parce que la situation sera intenable, on mesurera un peu tard les conséquences des baisses d'impôt consenties 15 ans plus tôt.

Quand le budget de l'Etat sera consacré à 60% à la santé, que deviendra l'éducation de nos enfants? Dans quel état seront nos routes? De quoi vivrons les artisans de notre identité culturelle? Comment partagerons-nous la richesse si nous l'avons dilapidé? Ce scénario semble apocalyptique, alors que ce n'est rien d'autre que le mur vers lequel nos décisions actuelles nous précipitent, surtout les décisions qu'on ne prend pas parce qu'elles n'assurent pas la victoire électorale.

Chaque année qui passe rend les sacrifices plus coûteux. Dans moins de 10 ans, la population âgée de 15 à 64 ans - celle qui paie des impôts - commencera à diminuer en proportion de la population totale. Vers 2031, la population totale commencera à diminuer en nombre absolu. Financer des dépenses croissantes avec une population qui décroît relève du tour de force, particulièrement si aucune réserve n'a été prévue. C'est encore pire si on traîne une dette importante comme un boulet. Nous croyons qu'il n'existe pas de solution miracle, que toutes les avenues demandent des sacrifices. À coup sûr, ces questions difficiles ne disparaîtront pas d'elles-mêmes. Le temps des autruches est terminé!

Les jeunes autruches aussi doivent relever la tête. Nous n'avons aucune complaisance envers nous-mêmes, envers notre génération, parce qu'elle aussi joue au jeu dangereux de la tête dans le sable. Lorsque nos parents et leur génération auront besoin de services de santé, d'infirmières à domicile, de médicaments, c'est vers nous qu'ils se tourneront. Lorsqu'il faudra financer une RRQ exsangue pour qu'ils continuent de recevoir une maigre rente, ce sont nos cotisations qui augmenteront. Est-ce que nous pourrons le leur refuser? A nos propres parents? Bien sûr que non. Pourtant, l'équation ne serait pas complète sans l'autre terme, soit nos enfants à nous. Parce qu'il faudra aussi financer leurs garderies, leur éducation, leurs frais de scolarité.

Notre souhait n'est pas de rejeter le blâme sur l'un ou sur l'autre, de se faire affronter les générations. Les jeunes de notre âge n'ont pas le poids du nombre et nous serions assurément perdants. Notre force n'est pas démographique; néanmoins, il nous reste la force des idées et de l'action pour empêcher les cigales de chanter tout l'été. Et précisément parce nous ne souhaitons pas d'antagonismes entre les générations, la porte est ouverte pour que d'autres travaillent dans le même sens que nous, pour que nous affrontions ensemble plutôt que séparément les défis qui nous confrontent collectivement. Tous peuvent comprendre que nous n'avons pas envie de choisir entre nos parents et nos enfants, et qu'en plus, nous souhaitons notre bonheur à nous aussi! Alors il faut agir rapidement et voilà un choix que nous sommes prêts à faire.



La solution rêvée

Le Québec n'est pas tout à fait au pied du mur. Il peut encore affronter l'avenir avec vigueur, en misant sur ses forces, en défiant les circonstances. Au lieu de plier l'échine, il peut faire preuve d'audace et épater le monde. Ce n'est pas devant les obstacles qu'il faut baisser la tête. Au contraire, c'est face à la nécessité que l'imagination et l'ambition sont salutaires. Car l'échec n'est pas envisageable. Dans des circonstances défavorables, la meilleure voie est sans aucun doute une voie originale qu'il nous faut inventer de toute pièce : la solution rêvée.

Comment se porte la liberté au Québec ?

Mieux qu'ailleurs. Les Québécois jouissent de possibilités immenses parce que leur société permet et protège de nombreuses libertés individuelles. En regard de ce qui se passe ailleurs, nous sommes forcés d'admirer l'ouverture de notre société où la parole, la pensée, les croyances religieuses, la vie associative, l'adhésion à un parti politique, le travail, l'entrepreneuriat, la sexualité sont autant de choix individuels que l'Etat ne fait pas à notre place.

Ces libertés comportent les désagréments de leurs avantages, la question étant de savoir où poser les limites. Quand la liberté d'autrui est dérangeante, la tentation peut être forte de la limiter. A titre d'exemple, lorsque les adolescents ne sont pas rentrés chez eux à une heure que d'aucuns jugent tardive, certains songent à recourir au couvre-feu. Ou encore, ces jeunes qui s'habillent avec des *studs* et des dessins effrayants sur leurs manteaux de cuir ne sont pas des criminels malgré certaines perceptions répandues. Pour nous, la Liberté prend son sens quand on en arrive à respecter les choix des autres même lorsqu'on ne les comprend pas. Il y aura toujours des gens qui pousseront les libertés jusqu'à leurs limites, qui apparaîtront comme marginaux aux yeux de la majorité. Or, c'est aussi, sinon surtout à la marge que se définit notre société. Aborder les valeurs qui ne sont pas les siennes dans un esprit d'ouverture, voilà une perspective ardue qui permet néanmoins de transcender la peur de l'autre. Certaines valeurs des jeunes peuvent choquer parce qu'ils ont leurs propres rites, leurs excès et leur goût du risque. Bien que tout ne doive pas être permis, une société qui cherche à brimer sa jeunesse exprime sans conteste une peur irrationnelle de l'avenir, lequel sera inéluctablement différent d'aujourd'hui.

Certaines libertés sont collectives, s'exerçant donc en dépit des choix individuels. C'est notamment le cas de la langue commune que les Québécois partagent et qu'ils sont dans l'obligation de protéger. Car la liberté de parler en français appelle une intervention pour être préservée. Dans le respect, il est certainement possible de rendre justice à chacun et le Québec a de belles réussites à cet égard. Sa responsabilité collective lui demande évidemment d'apporter son appui aux Québécois qui souhaiteront apprendre cette langue.

Par ailleurs, les libertés sont aussi collectives en ce sens qu'elles sont généralement garanties par la constitution de l'Etat, engageant tous les citoyens à les protéger. Les droits de l'Homme, les droits des minorités sont des fondements d'une démocratie constitutionnelle qui remportent tous l'approbation des Québécois et doivent donc être garantis dans notre constitution. Mais quelle constitution ? Le

Québec n'en a pas et n'a pas signé celle à laquelle il est tout de même soumis. Un fait aussi singulier se doit d'être corrigé, non seulement pour garantir les libertés de chacun, mais aussi pour cette autre liberté politique, celle octroyée à tous les citoyens : la démocratie. Aussi pensons-nous que le Québec a droit à une constitution démocratique, une constitution qui lui permette de se construire un contrat social en partie semblable et en partie différent des autres, quitte à s'éloigner de la pensée unique qui pèse si lourd dans la sphère politique.

La solidarité québécoise, la solidarité mondiale

La solidarité, et l'entraide qui l'exprime, ont des racines profondes au Québec parce qu'il cherche à s'épanouir sans se perdre, et qu'une société française en Amérique du Nord, souvent à contre-courant de ce qui se fait aux Etats-Unis ou dans le reste du Canada, relève déjà du miracle. L'équilibre que nous proposons repose beaucoup sur la liberté, mais avec une grande place à la solidarité qui impose certaines contraintes. Cela se traduit par des services efficaces, de bonne qualité, et utiles pour assurer notre prospérité future et l'harmonie sociale, et c'est un choix que nous faisons sans hésitation. Ces services publics ne sont pas un luxe, mais l'expression collective de notre très humaine compassion face à tous nos concitoyens.

Cette valeur, fondamentale pour le Québec que nous imaginons, repose d'abord sur une indignation. Nous nous indignons de ce qu'une société riche comme la nôtre ne puisse répondre aux besoins primaires de la vie humaine. Comment pourrions-nous être une société vraiment libre, vraiment solidaire, vraiment humaine, si nous nous habituons à ce qu'il y ait des laissés-pour-compte parmi nous. Pas seulement par la faim, mais aussi pour le logement, la possibilité d'apprendre afin de se trouver un travail, la possibilité de contribuer à la société, le besoin d'obtenir de l'aide lorsque la vie nous submerge de toute part ou lorsque notre santé, mentale ou physique, nous empêche de fonctionner comme on le voudrait. La pauvreté a toujours été, dans toutes les sociétés et de tout temps. De notre avis, ce constat ne doit pas occulter le fait qu'elle est insupportable. Le Québec dont nous rêvons sera une société où même ceux qui ont le moins en auront suffisamment.

Puisque les citoyens du Québec sont aussi des citoyens du monde, cette solidarité doit aussi s'exprimer par l'appui aux pays en développement et aux populations en détresse. L'entraide est d'autant plus impérative que nous sommes collectivement parmi les plus riches de la planète. Ce partage qui ne se fait que partiellement à l'heure actuelle reflète une perception ridicule de la vie humaine qui semble perdre de son intérêt si elle est située de l'autre côté d'une frontière. Puisque les moyens techniques existent pour permettre à tous d'avoir suffisamment, c'est qu'il n'y manque plus que notre volonté collective pour que cela devienne réalité. Cette volonté, nous la partageons avec d'autres qui désirent comme nous favoriser l'épanouissement de chacun en respectant ses libertés et celles de sa société. Et puisque la solidarité est une valeur si primordiale, il serait impensable de contraindre ces sociétés, de surcroît au nom de leur propre bien-être, à intégrer un modèle qui ne leur convient pas toujours, notamment notre mode de consommation.

Cette solidarité nous tient à cœur parce que nous envisageons le monde comme une petite boule bleue plus unie qu'il n'y paraît. Alors que l'humanité détient les solutions de la faim, de la pauvreté, de plusieurs maladies, il va de soi que nous pouvons trouver la solution aux guerres déchirant encore trop fréquemment les peuples entre eux. De notre point de vue, la guerre est de plus en plus anachronique. La paix universelle est plus accessible aujourd'hui que de tout temps; il serait d'autant plus ignoble de s'en priver.

La culture, le savoir et la sagesse

Le progrès de l'humanité s'est fait parce que les êtres humains n'ont jamais arrêté de rêver à mieux. Nous ne nous contentons pas non plus de ce que nous sommes, et nous souhaitons que le Québec et le monde choisissent de toujours se propulser vers l'avenir avec l'espoir que nos enfants nous dépasseront sur tous les plans. Dans cet élan, l'identité et l'éducation permettent à ceux qui viennent de se hisser sur les épaules de tous ceux qui les ont précédé. On ne peut surestimer l'importance de la culture québécoise dans notre conception de la réussite collective, dans la réalisation de nos aspirations. Ses effets positifs sont nombreux. Notre culture s'exprime souvent par la fête, car c'est par le langage de la joie que de nombreux ponts se sont construits entre les citoyens de tous les horizons et que les âmes s'ouvrent les unes aux autres.

L'âme d'une nation s'incarne aussi dans son territoire. Elle s'enrichit des différences de chaque région et de leur mémoire particulière. Ce sont les gens qui ont construit, habitent et occupent ce territoire qui forgent l'identité d'un milieu. Car c'est bien d'identité qu'il s'agit, et notre réflexion sur les régions ne doit pas être qu'économique. Le Québec est rempli d'une richesse résultant de cette diversité d'appartenance. C'est la somme de ces spécificités qui caractérise la prospérité de notre nation.

Comme le Québec a déjà accompli beaucoup dans les domaines de la culture, du savoir et de la sagesse, nous soupçonnons qu'il peut encore faire preuve d'ingéniosité. Nous qui nous sommes dotés d'un système d'éducation moderne avons maintenant besoin d'un système d'éducation d'avant-garde. C'est à cette condition qu'il nous aidera à nous propulser vers l'avenir. Aussi merveilleuse soit-elle, l'éducation demande d'intenses efforts, tant pour ceux qui apprennent que pour ceux qui transmettent le savoir. Il semble opportun de le rappeler puisqu'on voit trop souvent la complaisance et le manque de rigueur prévaloir pour des raisons de structures, de compromis ou pour atteindre des objectifs élevés par la voie de la facilité en descendant un tout petit peu les standards de tant à autre. Les taux de décrochage insensés ne prouvent pas tant la faiblesse des jeunes à l'école que la mésadaptation de l'école aux jeunes. Alors que nous avons besoin de tous les potentiels pour construire l'avenir, nous regardons le train nous passer sous le nez. Si les besoins d'apprentissage et les méthodes pour y arriver sont variés, comment se peut-il que les structures soient si rigides encore aujourd'hui ?

Nous imaginons une école ouverte, qui soit un milieu de vie agréable, centré sur le savoir tout en permettant l'expression de tous les talents, où la culture occupe une juste place, où la langue est non seulement enseignée mais transmise avec ferveur, dans laquelle les jeunes à l'esprit vif, critique et éclairé auront à leur disposition tous les outils de la réussite. Une réussite personnelle certes, mais aussi sociale puisque l'éducation est pour toute société la meilleure garante des libertés, du bien-être et de la prospérité.

Le sens global de l'éducation doit être répété aujourd'hui pour que l'économie du savoir ne soit pas uniquement synonyme de productivité, mais relié à une volonté collective de créativité, d'innovations surprenantes, de richesses nouvelles et de connaissances partagées. Voilà le fondement d'une sagesse qui voit plus loin que le bout de son nez. Car lorsque les connaissances sur les fondements de la vie sont détenues par des monopoles qui monnayent leurs découvertes contre la vie des gens, il y a là une aberration honteuse pour tous les êtres humains. Il faut faire en sorte que tous réalisent la richesse du partage, pour que tous puissent profiter des meilleures conditions de départ dans la vie, notamment l'éducation. De cette façon, ceux qui auront reçu pourront tous contribuer à leur tour à ce partage, y compris par le fruit des nouvelles connaissances s'ajoutant à notre patrimoine commun.

Le bien-être et les conditions du bonheur

Qu'est-ce qui fait le bonheur ? Les réponses possibles varient d'une personne à l'autre; certains définissent leur bonheur par ce qu'ils sont, d'autres par ce qu'ils ont, d'autres encore par ce qu'ils font. La responsabilité de l'Etat à cet égard n'est pas de répondre à la place de ses citoyens, mais certainement de donner à tous des conditions favorisant le bonheur. Si la liberté, la solidarité, l'identité, l'éducation et la sagesse sont des conditions du bonheur, la santé permet d'en profiter pleinement. Les autres préoccupations s'effacent quand nos corps sont affectés par la maladie.

Lorsqu'on est jeune, la santé passe souvent en second parce que la réalité de la maladie et de la mort nous semblent éloignées. Pourtant, chacun a eu un ami ou un parent atteint par la maladie qui apparaît souvent comme injuste et absurde. Sur le plan social, la santé des êtres humains offre de profondes interrogations morales en plus d'entraîner des conséquences multiples pour l'avenir. L'humanité développe un savoir considérable pour allonger et améliorer la vie, un savoir qu'il faut se procurer à des coûts de plus en plus exorbitants. Pourtant, toute la solution n'est pas dans les nouvelles molécules pharmaceutiques, ni même dans les scanners de plus en plus perfectionnés. Ce sont là des remèdes pour aider les malades, alors que notre conception du bien-être réside plutôt dans la santé. Pour éviter les coûts de la maladie, ne vaut-il pas mieux demeurer en santé ? Or, le savoir sur les habitudes de vie saines, sur les conditions de la santé, sont aussi perfectionnées. Il ne nous reste qu'à l'appliquer sous forme d'une vision claire et pratique, sachant qu'il faut décloisonner les ressources disponibles pour faire contribuer tous les facteurs qui donnent à une population la meilleure santé possible, la longévité et la qualité de vie.

Alors que la course à l'espace était à son comble entre l'URSS et les USA, ces derniers ont réalisé l'impensable d'envoyer des astronautes marcher sur la Lune. Le symbole était fort, l'avancée considérable. Nous croyons que des avancées similaires doivent maintenant pouvoir résulter de la collaboration des nations sur des questions scientifiques préoccupantes, au moins autant que dans un contexte de compétition. Le cas de certaines maladies de civilisation illustre nos propos. Après tant d'années et de recherches sur le cancer, comme cela se peut-il qu'il n'ait pas été vaincu ?

Par ailleurs, on a trop souvent l'impression que nos villes, nos villages et nos campagnes sont gérés par une pléthore de spécialistes ayant chacun le nez planté dans son domaine. Il demeure que la vie en société repose aussi sur des milieux de vie agréables et sains. Malgré tout, les idées les plus élémentaires doivent être promues à cor et à cri pour modifier les plans d'urbanisme ou les politiques publiques. Il y a tant d'idées innovatrices qui pourraient vraiment changer la vie de nombreux citoyens en apportant une condition favorable de plus à leur bonheur. Et en fin de compte, qui sait si la beauté, la nature et la joie n'ont pas aussi un rapport direct avec la santé ?

La prospérité et l'efficacité

Enfin, les moyens de parvenir au Québec que nous souhaitons pour l'avenir proviendront bien de quelque part. Notre réussite ne dépendra en fait que de nous-mêmes, de notre courage à mettre fin aux aberrations qui se manifestent constamment et à tenter des pistes de solutions. Le paradigme qui veut que les contingences nous obligent à faire des compromis sur nos valeurs profondes est certainement réfutable. Au contraire, nous jugeons opportun d'utiliser ces valeurs pour choisir les moyens de notre réussite.

A cet égard, l'exemple du développement durable est probant. Lorsque les discours officiels parlent de développement durable, les mots sonnent creux s'ils ne réfèrent pas à des décisions tangibles. Connaissant notre responsabilité d'êtres humains face à l'environnement, et sachant que le Québec a déjà une énergie propre et abondante, c'est vers cette énergie écologique que nous devrions nous tourner. Il apparaît tellement plus naturel, c'est le cas de le dire, que le Québec se place à l'avant-garde des énergies renouvelables et de l'économie respectueuse de l'environnement. Nombreuses sont les opportunités comme celles-ci qui nous sont offertes et sur lesquelles on ferme malheureusement les yeux. Lorsqu'une usine d'automobiles ferme ses portes, avec ses équipements de pointe et ses travailleurs qualifiés, alors qu'au même moment une société d'Etat possède les brevets d'un moteur-roue, quelle logique permet aux décideurs de passer outre ? Plutôt une réflexion de court terme, dénuée d'intérêt à nos yeux, qu'une logique inspirée mettant en pratique nos valeurs. Non seulement serions-nous cohérents envers nous-mêmes, nous réaliserions en plus des avancées déterminantes pour le futur.

Miser sur un Etat pour réaliser des ambitions importantes oblige une efficacité hors du commun, tant pour les décisions nationales que régionales. Lorsque les régions ressources, riches de tout sauf du pouvoir de se prendre en main, doivent quémander les décisions, l'odieuse de la situation laisse pantois. Ne nous y trompons pas, la situation est redondante parmi toutes les régions y compris la métropole qui compte aussi d'importantes ressources, notamment par ses travailleurs hautement qualifiés et plein d'idées. Se refuser à décentraliser certains leviers, c'est hésiter à se faire confiance à soi-même.

Si tous ces errements peuvent laisser perplexes, ils montrent bien que des solutions sont à portée de main et ne demandent qu'à prendre forme. Les plus simples considérations pour les années à venir nous indiquent déjà un potentiel incommensurable. L'énergie provenant de sources renouvelables est appelée à prendre le pas sur toutes les autres énergies très rapidement, puisque le pétrole s'épuise inexorablement. Par ailleurs, l'eau, ce bien collectif, est déjà une richesse du Québec et ne pourra que l'être davantage. Nous sommes persuadés que ce ne sont que deux exemples parmi tant d'autres et que dans ces domaines, le Québec peut s'enrichir tout en aidant les autres nations du monde. Ainsi, le Québec de 2018 pourra être prospère si nous le désirons vraiment et si nous agissons efficacement.

Le travail commence maintenant

Nous avons exposé des valeurs formant des balises d'action pour le Québec de demain. Il ne faut pas mésestimer l'utilité d'un tel cadre pour l'action à venir. Il s'agit bien d'un cadre analytique à travers lequel les décisions politiques s'ordonnent et trouvent une cohérence nouvelle. Qui plus est, les valeurs ont l'avantage de transcender les dossiers ponctuels et de constituer une réflexion qui se doit d'être projetée sur le long terme. Des valeurs pragmatiques avec un but à l'horizon qui, sans être définitif, donne un véritable sens à l'action politique. Notre volonté d'améliorer le monde qui nous entoure provient de nos indignations. Elles ne doivent pas nous faire tomber dans l'apathie et le désintéret quant au sort de nos semblables. Bien au contraire, elles doivent donner naissance à de profonds principes et à de vertigineuses ambitions. La politique ne peut être exercée pour le pouvoir, ni pour l'idolâtrie d'un chef, ni pour perpétuer une gestion saine et sans envergure d'une société dépourvue de sens. Ce sont des ambitions qui poussent à l'action en lui donnant une orientation.

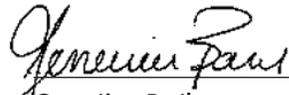
Nous vous avons fait connaître les ambitions que nous partageons. Voilà notre solution par laquelle nous souhaitons que le Québec entame sa transformation, en permettant aux forces vives de s'unir dans l'aventure exaltante de répondre aux défis lancés par l'histoire. Nous l'avons déjà dit, il est nécessaire de rêver de mieux, avec audace, détermination et pragmatisme.

Nous sommes prêts à travailler de concert avec tous ceux qui le veulent, et de toutes les générations. Avec tous ceux qui voudront bien aller dans une direction semblable à la nôtre ou avec ceux qui sauront nous proposer des visions intéressantes. Le débat n'est pas clos, pas encore. Il est possible de discuter, mais pas indéfiniment. Puisque le temps presse et que nos ambitions sont importantes, le travail commence maintenant. Tant mieux s'il est possible d'éviter tout affrontement. Si ce n'est pas possible, on ne fera pas le choix de rester les bras croisés parce qu'il n'y a pas de consensus. L'immobilisme deviendra de plus en plus coûteux et nous croyons qu'heurter les sensibilités est un moindre mal que d'être irresponsables face à l'avenir.

Nous n'avons pas de doute que c'est un choix impopulaire qui soulèvera la grogne. Tout changement entraîne des résistances, mais nous ne cherchons pas à gagner la prochaine élection. Il y a des coûts à ce que nous proposons, il y a des corporatismes qui vont souffrir, il y a des façons de faire qui seront remises en question, il y a des dogmes qui vont disparaître. La vision d'ensemble que nous souhaitons porter représente toutefois un espoir réel qui pourrait rallier les bonnes volontés de partout et de toutes tendances. Puisque le choix de la facilité n'existe pas, il est au moins possible de rêver à ce qui nous attends au bout de la route. Si celle-ci n'est pas de tout repos, la récompense en vaut certainement la peine, car il s'agit de franchir la prochaine étape dans la très humaine quête du bonheur.

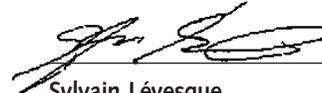
Enfin, nous sommes conscients de ne pas être les seuls à réfléchir aux questions qui précèdent. Justement parce que nous ne souhaitons pas avoir cette exclusivité, nous saluons toutes les réflexions à long terme sur les défis préoccupants des années à venir, qu'elles diffèrent de la nôtre ou non, et peu importe la génération qui la porte. En toute honnêteté et bonne foi, notre jeunesse nous permet cependant un espoir considérable et qu'il faut prendre en compte pour bien comprendre ce qui suit. Nous pouvons espérer vivre assez longtemps pour voir nos rêves devenir réalité. En toute honnêteté et bonne foi, nous sommes engagés à ce que cela advienne. Si d'autres ne le font pas, disons clairement, nous le ferons.

Membres du conseil


Geneviève Baril


Claudie Lévesque

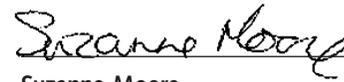

Yuri Chassin

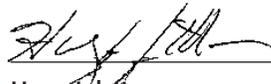

Sylvain Lévesque

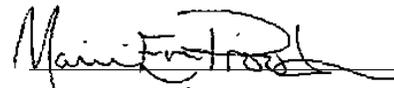

Sophie Cunningham


Dominic Mailloux

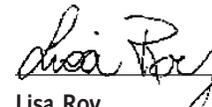

François Fréchette


Suzanne Moore

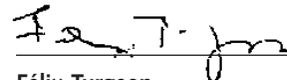

Hugo Jollette


Marie-Eve Proulx


Patrick Kearney


Lisa Roy


Patrick Lebel


Félix Turgeon

*Conseil permanent
de la jeunesse*

Québec 